

Les rues de Toul (3)

par Gérard HOWALD

RUE HENRI LORITZ

Croix-de-Metz

Si Henri Loritz n'a pas d'attache particulière avec la ville de Toul, son nom, qui a été donné à une rue, n'est pas usurpé tant il a œuvré pour l'enseignement et la formation des jeunes adultes

Henri Loritz est né en 1815 dans une famille de militaires mais il rompt avec la tradition familiale et se destine à l'enseignement. À vingt ans, il sort major de l'École Normale. Conscient que l'évolution des classes sociales défavorisées passe par l'éducation, il crée un cours d'enseignement élémentaire pour jeunes adultes puis il entreprend de fonder, toujours dans le même esprit, une école laïque d'enseignement professionnel et technique. L'école verra le jour à Nancy en 1844. Avant de prendre le nom de son fondateur elle



s'appellera « *pensionnat Callot* ». Le maire de Nancy de l'époque avait émis quelques craintes à la fondation de cette école, la première du genre en France.

Henri Loritz décède en 1865. Quelques années après sa disparition, l'école doit faire face à des difficultés financières et, sans le soutien de généreux donateurs, l'école aurait été vraisemblablement contrainte à la fermeture. La souscription lancée pour sauver

l'œuvre de Henri Loritz réunit un million de francs, somme énorme pour l'époque. Les industriels nancéiens qui ont contribué au sauvetage de l'école d'enseignement professionnel savaient que, pour faire tourner leurs usines, une main d'œuvre qualifiée était indispensable. En 1935, l'école passe sous statut public et devient l'École Nationale Professionnelle.

Aujourd'hui le lycée Henri Loritz est un établissement réputé.

AVENUE PATTON

Croix-de-Metz

Moins d'un an après la libération de Toul par les Forces Françaises de l'Intérieur et des éléments de la 3^e armée américaine

commandée par le général George Smith Patton, le maire de Toul, Pierre Schmidt, invite le général afin de lui remettre le diplôme de citoyen d'honneur de la ville de Toul. Le 12 octobre 1945, le général Patton, dans une lettre adressée au maire de Toul regrette de ne pouvoir répondre à son invitation : « *Je vous prie de bien vouloir faire*

part aux citoyens de votre magnifique ville, de mon grand regret de n'avoir pas eu le temps de venir les visiter à nouveau. J'apprécie beaucoup le grand honneur qui m'est accordé d'être fait citoyen d'honneur de votre historique cité. J'espère pouvoir, dans le futur, recevoir cet honneur en personne.... »



Le général n'eut pas à se déplacer puisque le 25 octobre, le maire de Toul, à l'occasion des fêtes du premier anniversaire de la libération de Metz où il était invité, remettait personnellement au général américain ce « *modeste gage* » comme l'écrira le correspondant de l'Est Républicain « *de reconnaissance de la vieille cité leuquoise envers son libérateur* ». Moins de deux ans après, le général Patton décédait dans un accident d'automobile.

Dans les jours qui suivirent la libération de la ville de Toul, le 2 septembre 1944, Patton séjourna quelques jours en ville. Gérard Gallois qui demeurait rue Firmin Gouvion se souvient l'avoir vu rue Navarin ; le général portait alors des culottes de cheval avec, à sa ceinture, ses célèbres colts à la crosse en ivoire. Un autre Toulinois aura l'occasion d'approcher le général Patton : il s'agit de Jean Lohner.

En 1942, Jean Lohner a 16 ans lorsqu'il intègre la Résistance. Fin septembre 1944, Nancy a été libérée le 19, Jean Lohner, qui vient de s'engager au 26^e régiment d'infanterie, est de garde à proximité du cimetière du Sud à Nancy avec un autre soldat du 26^e, deux gendarmes et deux militaires américains. Ces hommes avaient reçu l'ordre de vérifier l'identité de

tous les véhicules sortant ou voulant entrer en ville. Il restait encore quelques soldats ennemis qui cherchaient à quitter la ville. Le jour même, une voiture avec deux soldats allemands n'avait pas hésité à tirer sur le poste de garde. En fin d'après midi, un convoi arrive de Nancy. Jean Lohner fait signe à la voiture de tête de s'arrêter. A l'intérieur, un officier et le chauffeur ; Jean Lohner, comme il en avait reçu l'ordre, demande aux occupants de lui présenter leurs papiers et, oh ! Surprise, l'officier n'est autre que le général Patton commandant la 3^e armée américaine qui obtempère et décline son identité au jeune Toulinois qui se voit même gratifié d'un sourire de la part du général. En revanche, ce dernier réprimande vertement les deux militaires américains. Quelques jours plus tard, le général aura maille à partir avec une jeune Nancéienne qu'il qualifiera de « *petit machin* » mais, bon prince, Patton l'embauchera comme interprète, veillant sur elle comme un père. Quant à Jean Lohner, toujours aussi jeune d'esprit, 65 ans après c'est avec un large sourire qu'il me relate ce fait d'armes.

George Patton est né le 11 novembre 1885 à San Gabriel en Californie dans une famille aisée. Ce n'est qu'à 11 ans, alors qu'il ne sait ni lire ni écrire, qu'il est admis dans une école. Rapidement, il comble son retard. À la fin de sa scolarité, il parle l'anglais et le français et lit les œuvres classiques grecques et latines, mais c'est l'histoire du vieux continent qui retient le plus son attention. Il croyait en la réincarnation et était persuadé d'avoir été, au cours de ses vies antérieures, un général de Napoléon ou d'avoir participé au siège de Carthage.

En 1909, il sort sous-lieutenant de West Point. Durant la Première Guerre Mondiale, il participe à la contre-offensive de Saint-Mihiel et en Argonne où il est blessé.

Au cours de la Seconde Guerre Mondiale, il commande les troupes américaines en Tunisie et en Italie. Après le débarquement en Normandie, il reçoit le commandement de la 3^e armée, employant la tactique de l'attaque éclair. Patton arrive sur la Meuse le 1^{er} septembre mais il est stoppé faute de ravitaillement en carburant. En mars 1945, il franchit le Rhin ; en octobre, le général Eisenhower, qui avait souvent soutenu Patton lui confie le contrôle de la 15^e armée et lui retire le poste de gouverneur de la Bavière. Cette sanction est la conséquence des prises de position de George Patton : le turbulent général souhaitait que les Etats-Unis déclarent la guerre à l'Union Soviétique ; on lui repro-

che également son indulgence envers les vaincus.

Le 21 décembre 1945, George Patton est mortellement blessé dans un accident de la circulation à Heidelberg. Une thèse accréditée par des historiens voudrait que Patton ait été la victime des services secrets américains, le général menaçant de révéler au Sénat que l'Union Soviétique rete-

nait prisonniers plusieurs milliers de soldats américains dans les gou-lags.

Patton est un personnage haut en couleur : « *C'était un emporté, un grognon ; il avait un sale caractère* » dira Isabelle Mangin, une Nancéienne qui, pendant huit mois, lui servira d'interprète et qui l'estimait. Ce général, qui gifla un jour deux de ses hom-

mes qu'il soupçonnait de lâcheté, dissimulait en réalité une grande sensibilité ; il était soucieux du sort de ses hommes. Parmi toutes les phrases qu'on lui attribue, celle-ci lui ressemble trop pour qu'il n'en soit pas l'auteur : « *L'objet d'une guerre n'est pas de mourir pour son pays mais de faire en sorte que le salaud d'en face meure pour le sien* ».

RUE MAJORELLE

Croix-de-Metz

Louis Majorelle est né à Toul le 26 septembre 1859. Fils d'Auguste Majorelle fabricant de meubles et de céramiques, Louis a deux ans lorsque sa famille déménage à Nancy. Après ses études secondaires, il entre à l'École des Beaux Arts de Nancy en 1877 ; ensuite il intègre l'École des Beaux Arts de Paris. En 1879, son père décède et Louis regagne Nancy pour diriger, avec sa mère et son frère, l'entreprise familiale. Louis, de par sa formation, assure la création et la décoration du mobilier. Dans les premières années, Louis Majorelle se spécialise dans des copies de meubles Louis XV. Son amitié avec Émile Gallé va l'orienter vers de nouvelles créations. Comme son ami, c'est dans la nature qu'il puise les nouvelles formes qu'il va donner à ses meubles où les entrelacs côtoient des fleurs et des fruits. Les ateliers de Louis Majorelle ont également produit des ornements et des objets en fer forgé.

Louis Majorelle, avec Émile Gallé, Antonin Daum et Victor Prouvé, créent « *l'École de Nancy* » en 1901 ; il en est le vice-président.

En 1901, il entreprend la construction d'une villa à Nancy qui portera son nom « *villa Majorelle* » ou « *villa Jika* » en l'honneur de sa femme. C'est l'architecte Henri Sauvage qui en a dessiné les plans et Lucien Weissenburger qui a conduit les travaux.

Louis Majorelle avait épousé Marie Léonie Jane Kretz le 7 avril 1885 ; elle lui donnera un fils



Jacques (1886-1962). Peintre de renom Jacques Majorelle, est le concepteur du jardin Majorelle à Marrakech. Louis Majorelle est décédé à Nancy le 15 janvier 1926.

**RUE MAURICE
BOKANOWSKI**
Croix-de-Metz

Cette rue porte le nom du ministre du commerce et de l'industrie, des PTT et de l'Aéronautique qui a été mortellement blessé dans un accident d'avion survenu sur le terrain de la Croix-de-Metz à Toul, le 2 septembre 1928, alors qu'il se rendait à Clermont-Ferrand pour présider un meeting d'aviation.

A huit heures du matin, Maurice Bokanowski se trouve sur le terrain d'aviation de la Croix-de-Metz ; il est accompagné par Jean Lefranc, 36 ans, secrétaire général de la compagnie de navigation aérienne, de Gabriel Hanin, 38 ans, pilote, d'Henri Vidal, 25 ans, mécanicien, et de Maurice Willens, radio télégraphiste. Vers neuf heures, le pilote tente de mettre en route le moteur ; ce n'est qu'à la troisième tentative que le moteur de 400 chevaux accepte de tourner. L'avion a du mal à décoller. Par trois fois, il touche le sol avant de s'élever dans les airs. Laissons la parole à L'Echo Toulouais qui relate l'accident : « *Après quelques*



**Le ministre de l'Aéronautique
qui mourut dans un accident
d'avion, le 2 septembre 1928,
dans l'exercice de ses fonctions**
(Extrait de L'illustration n° 4462).

minutes de vol, le moteur n'allant pas, le pilote voulut atterrir. Il amorça un virage. L'appareil qui était alors à une altitude d'environ 150 mètres, fit une perte de vitesse, glissa sur l'aile et piqua au sol. Les

réservoirs et les 700 litres d'essence prirent feu. Les cinq occupants furent tués ; on identifia leur corps carbonisé, dont il ne subsistait que des troncs, grâce aux objets ». Une polémique éclata au lendemain même de l'accident. Plusieurs journaux dénoncèrent l'état de crise que traversait l'aviation. On déplorait en effet plusieurs accidents consécutifs d'appareils vétustes ou mal entretenus.

En 1930, une stèle en granit a été érigée à la Croix-de-Metz à l'endroit où l'avion s'est écrasé. Sur la stèle, œuvre de Michel Roux-Spitz, 1^{er} grand prix de Rome, sont gravés les noms des cinq victimes. Le monument a été déposé avec l'arrivée des Américains dans les années 1950. La stèle qui comprend trois parties s'apparente à un menhir ; elle se trouve actuellement aux ateliers municipaux, rue du Champ de Foire.

Maurice Bokanowski était né le 31 août 1879 au Havre. Il a été député de la Seine de 1914 à 1928, ministre éphémère de la Marine dans le gouvernement de Raymond Poincaré du 29 mars au 9 juin 1924, ministre du Commerce et de l'Industrie, des PTT et de l'Aéronautique, du 23 juillet 1926 à son décès, le 2 septembre 1928.

PLACE HENRI MILLER

Croix-de-Metz

Henri Miller est un des huit maires de Toul dont le nom a été attribué à une rue ou à une place de la ville. Maire de 1932 à 1944 et de 1949 à 1953, il est né le 3 décembre 1884 à Dieulouard dans une famille d'origine paysanne. Il fit ses études secondaires au séminaire. Après un passage dans la vie active aux fonderies de Pont-à-Mousson, il passe la licence en droit. En 1912, il est huissier à Toul, puis avoué.

Après les crises municipales de 1931 et 1932 qui ont vu la démission des maires Jacques Cordier et Léon Dauphin, le gouvernement dissout le conseil municipal. La liste de gauche, conduite par l'ancien député Charles Fringant, remporte les élections. Il était convenu que Fringant ne présenterait pas sa candidature au poste de premier magistrat. C'est Jules Chamvoux, député, qui est élu maire de Toul mais le parlementaire déclare ne pouvoir accepter « l'honneur qui lui est fait » compte tenu de son mandat de député et demande à ses collègues de reporter leurs voix sur Henri Miller. Ce dernier est élu maire de Toul par 25 voix sur 27 votants. Il le restera jusqu'en septembre 1944, après que le préfet de Meurthe-et-Moselle ait suspendu le conseil municipal et mis en place une délégation spéciale provisoire conduite par le docteur Schmidt. Les élections municipales de 1945 confortent le docteur Pierre Schmidt à la tête de la ville



de Toul ; Henri Miller qui conduisait une liste est battu mais reste conseiller municipal. Aux élections municipales de 1947, la liste conduite par Henri Miller est majoritaire mais les alliances au sein du conseil municipal portent Pierre Schmidt à la tête de la ville par 14 voix contre 13 voix à Henri Miller. Un an plus tard, le budget n'ayant pas été voté, le maire et ses quatre adjoints démissionnent. L'élection du nouveau maire est du ressort du conseil municipal. Après plusieurs tentatives infructueuses, Henri Miller est élu maire à la majorité relative mais, après avoir remercié ses collègues, il décline l'offre de présider l'assemblée municipale. En réalité, ce qu'il souhaite c'est la dissolution du conseil municipal et la possibilité que les Toulousiens élisent une nouvelle équipe. Face à cette crise, le conseil est dissous par décret ministériel.

C'est la liste d'Henri Miller qui sort vainqueur des élections municipales mais, compte tenu du mode de scrutin, l'ancien

maire n'a pas la majorité au sein du conseil ; il lui faut donc trouver des alliances et c'est seulement au troisième tour qu'une majorité se dégage et permet l'élection d'Henri Miller. En 1953, Henri Miller ne se représente pas mais il restera conseiller municipal jusqu'en 1959.

Henri Miller a été conseiller général de Toul Nord de 1951 à 1964. Après un premier échec, en 1935, aux élections législatives, en 1936 il se représente avec l'étiquette Front Populaire ; il est battu par Jean Quenette.

Henri Miller décède le 10 décembre 1969.

Après avoir retracé sa carrière politique dans l'Est Républicain, un journaliste poursuit son article ainsi : « *Henri Miller était un bon administrateur, gérant les affaires de la collectivité avec un tempérament de père de famille. Il se distingua particulièrement durant la guerre par son attitude très digne et exemplaire. C'est surtout le 19 juin 1940, à l'entrée des Allemands dans la ville de Toul qu'il sut montrer son total dépassement dans l'abnégation. Des soldats allemands ayant, paraît-il, essuyé des coups de feu de la part de civils déguisés en militaires, l'occupant réclama vingt otages. M. Miller se mit en tête de la liste. Tous les hommes de 18 à 45 ans avaient par ailleurs été convoqués place de la République (voir l'article sur cette place). Après le drame survenu sur la place, les Allemands ne donnèrent pas suite à leurs menaces... »*

Henri Miller était officier de la Légion d'Honneur. Durant la Première Guerre Mondiale, il avait servi au 20^e corps de Nancy comme infirmier.

**RUE RAYMOND
QUENEAU**
Croix-de-Metz



Ce sont les élèves de l'école Pierre et Marie Curie qui, en 2009, ont proposé que le nom de Raymond Queneau soit donné à une nouvelle rue du quartier de la Croix-de-Metz.

Raymond Queneau est né au Havre le 21 janvier 1903 dans une famille de commerçants. Ses parents tenaient une mercerie. Raymond suit ses études au lycée du Havre ; c'est un élève brillant. Après le lycée, il monte à Paris pour la Sorbonne où il s'inscrit aux cours de philosophie et de ... mathématiques.

En 1924, il adhère au mouvement surréaliste et se lie d'amitié avec André Breton, Jacques Prévert et Marcel Duhamel.

C'est au Maroc et en Algérie qu'il effectue son service militaire. Il mettra à profit son séjour en Afrique du Nord pour apprendre l'arabe.

Libéré du service militaire,

Raymond Queneau épouse, en 1928, Janine Kahn, la belle sœur d'André Breton avec lequel il rompt deux ans plus tard. Raymond Queneau s'interdira de donner les raisons de la rupture de cette amitié, avançant seulement qu'elle était personnelle.

Pour vivre, Queneau exerce plusieurs métiers et collabore à la revue « La Critique sociale » puis au quotidien « l'Intransigeant ». Parallèlement, il travaille à « *L'encyclopédie des sciences inexactes* » qu'il ne parviendra à publier qu'en 1939, après l'avoir retravaillée pour en tirer un roman « *Les enfants du Limon* ». Lorsque ce livre sort en librairie, l'auteur a déjà publié quatre romans d'inspiration autobiographique et un roman en vers « *Chêne et Chien* ».

Pour son premier roman « *Chiendent* » sorti en 1933, il se verra décerner le prix « *des Deux Magots* ». Dès lors, il publiera jusqu'à la fin de sa vie. Il avait pourtant décidé de mettre un terme à sa carrière d'écrivain après le décès de sa femme survenu en 1972. En 1938, il entre aux éditions Gallimard comme traducteur d'anglais avant d'être nommé secrétaire général chez le même éditeur.

Ce touche-à-tout s'initie, à la même époque, à la radio et au journalisme.

Après la guerre, il fréquente Saint-Germain-des-Prés où il fait la connaissance de Boris Vian, de Sartre et de Juliette Gréco à qui il écrira un poème que Joseph Kosma mettra en musique. L'égérie des caves de Saint-Germain fera de cette chanson : « *Si tu t'imagines* » un immense succès. Raymond Queneau écrira d'autres chansons, des textes pour des

comédies musicales et des dialogues de films dont le célèbre « *Monsieur Ripois* » réalisé par René Clément avec Gérard Philippe comme premier rôle.

La fréquentation de peintres de renom lui donne l'envie de peindre ; les résultats sont prometteurs et ses amis l'encouragent à présenter ses toiles dans une exposition, ce qu'il fera.

Mais pas question de délaissier la plume pour les pinceaux et, en 1947, Raymond Queneau publie « *Exercices de Style* ». Dans ce livre, il raconte quatre-vingt-dix-neuf fois la même histoire qui se déroule à Paris en utilisant autant de styles, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf styles différents. Ce roman atypique, mais non dénué d'humour et d'esprit, est un succès qui va toucher un large public et contribuera à la notoriété de l'auteur.

Mais c'est « *Zazie dans le métro* », publié en 1959, prix de « *l'Humour noir* », qui consacre sa carrière d'écrivain. « *Zazie dans le métro* » est l'aboutissement de ce qu'il professe depuis toujours, un rapprochement entre la langue littéraire et la langue parlée. De ce roman sortira un film dans lequel l'esprit, la verve et le parler du livre ne seront pas trahis, ce qui n'est pas toujours le cas dans les films tirés de romans.

Après *Zazie*, d'autres romans suivront : « *Le chien à la mandoline* » en 1965 et « *Les fleurs bleues* » qui connaît, lui aussi, le succès. Le héros de l'histoire, Tchouang-Tseu, penseur taoïste ne peut répondre à la question : « *Est-il un homme qui rêve qu'il est un papillon ou un papillon rêvant qu'il est le personnage de ce livre ?* »

Raymond Queneau écrivain inclassable, romancier, dramaturge, parolier, humoriste et mathématicien fut un grand mystificateur de la littérature comme l'a

défini un de ses biographes : « *Raymond Queneau a su offrir des œuvres riches en humour et en profondeur. Cet érudit du XXe siècle a apporté un souffle nouveau à*

son art en alliant l'arithmétique à ses talents d'auteur ».

Raymond Queneau est décédé le 25 octobre 1976.

RUE
ANGÈLE BOHN
Croix-de-Metz

Le dimanche 17 mars 2001, lors de l'élection du maire de Toul, Nicole Feidt qui vient d'être élue premier magistrat, évoque, dans son discours d'investiture le souvenir d'Angèle Bohn : «...J'ai une pensée pour les élues municipales qui nous ont précédées. Telle Angèle Bohn, boulangère, résistante, le cœur sur la main, assurant avec dignité et courage sa fonction de conseillère municipale communiste ».

Huit ans plus tard, la municipalité décidait d'attribuer le nom d'Angèle Bohn à une rue de Toul.

Angèle Bohn est née à Montbéliard le 17 décembre 1909. Fille de Jules-Émile Marchand et d'Émilie-Anna Lepetit. Le 24 janvier 1928, elle épouse Henri-Joseph Bohn. Une petite fille naîtra de cette union. Le couple ouvre une boulangerie à Toul, 9 place Carnot (aujourd'hui place du Couarail).

En juin 1940, Henri est fait prisonnier et interné en Allemagne. Angèle assure la bonne marche de la boulangerie. Militante communiste, elle refuse l'armistice signé par Pétain et, tout naturellement, se tourne vers



la Résistance. Pendant toute la durée de la guerre, malgré les contingents limités de farine, elle ravitaille les maquis, notamment le « *maquis 15* » commandé par le lieutenant Leleu. Fernand Nedelec faisait partie de ce maquis. Aujourd'hui, ce dernier, continue à porter bien haut la mémoire de cette époque en donnant des conférences.

Angèle Bohn fournissait également du pain à celles et à ceux qui cachaient des prisonniers évadés, des réfractaires au service du travail obligatoire ou des aviateurs dont l'avion avait été abattu. Il est arrivé que la boulangerie soit la première étape pour des fugitifs, avant d'être pris en charge par un réseau qui les conduirait en lieu sûr. La boulangerie comportait

une sortie rue Gengoult, ce qui était bien utile en cas de perquisition.

En 1947, le général de division Gilliot remet à Angèle Bohn la Croix de Guerre avec Étoile de Bronze et la citation qui l'accompagne : « *Résistante dès 1942 qui, sous l'Occupation, ne cessa d'être un modèle de foi et de patriotisme. Participe constamment, par ses propres moyens, à l'hébergement et au ravitaillement des maquis... Chargée, lors des combats de la Libération, d'effectuer des liaisons périlleuses, s'en est acquittée avec audace et décision, faisant preuve, en plusieurs circonstances, d'une abnégation héroïque.* »

Le 19 octobre 1947, se déroulent les premières élections municipales depuis la fin de la guerre. Angèle Bohn est élue conseillère municipale sur la liste « *Union Républicaine et Résistante* » présentée par le parti communiste français. Dès lors, c'est un nouveau combat qu'elle va mener contre la pauvreté, la misère et, ce contre quoi elle s'est toujours battue, l'inégalité et l'injustice sociales. Au conseil, sa volonté, son bon sens et son humour, feront autorité.

Le 20 septembre 1948, estimant que le budget supplémentaire présenté par le maire ne pourra venir en aide aux réfugiés et aux victimes de la guerre, le groupe communiste vote contre la

proposition du maire. Les conseillers de droite émettent également un vote négatif qui débouche sur une crise municipale. Le maire socialiste, Pierre Schmidt, démissionne. Les conseillers doivent donc procéder à l'élection d'un nouveau maire. Lors de cette élection, Henri Miller, ancien maire, est élu par 16 voix sur 27 votants, mais il refuse. Le maire démissionnaire préside toujours l'assemblée municipale. Le 4 janvier 1949, nouveau vote du conseil pour élire un maire. Angèle Bohn demande la parole : « *Ainsi nous avons un maire (le docteur Schmidt) sans en avoir un ; cette situation a trop duré.... les sinistrés attendent, la misère grandit, les petites retraités, les petits rentiers, les commerçants, les travailleurs sont tous frappés (par cette crise)...* ». Finalement, à la demande des élus, le gouvernement dissout le conseil et de nouvelles élections municipales ont lieu le 15 mai 1949. Henri Miller est élu maire de Toul. Angèle Bohn est réélue conseillère municipale. Elle le sera une troisième fois le 9 mai 1953.

Lors de l'élection de 1953, c'est la liste du docteur Schmidt qui obtient le plus grand nombre de suffrages, mais c'est Clément Baué qui, par le jeu des alliances, est élu maire de Toul.

Le 26 juin 1953, après l'exécution atroce sur la chaise électrique aux Etats-Unis des époux Rosenberg accusés de trahison au bénéfice de l'Union Soviétique, le groupe communiste du conseil municipal demande une minute de silence pour ceux qu'ils estiment être innocents donc victimes. Seul un conseiller se lèvera avec les communistes et se signera. Le docteur Schmidt et ses colistiers

socialistes resteront assis.

La fin de la guerre n'a pas mis un terme aux restrictions et aux tickets d'alimentation. La boulangerie Bohn n'était pas très regardante pour des clients qui auraient égaré leurs tickets de pain. Jamais Angèle et Henri, son mari, n'auraient accepté qu'une mère de famille sorte de leur boulangerie sans une couronne ou une baguette de pain. Aujourd'hui encore, de nombreux Toulous ont en mémoire la générosité des boulangers de l'ancienne place Carnot. Après le décès d'Angèle et d'Henri Bohn, leur fille et la sœur d'Angèle ont découvert les livres de comptes et ont constaté un nombre important de crédits de pain impayés.

17 décembre 1954, nouvelle crise municipale ; le maire Clément Baué est contraint à la démission suite au rejet du budget primitif pour l'année 1955. Trois semaines plus tard, Pierre Schmidt est élu maire de Toul pour la troisième fois depuis la fin de la guerre.

La reconstruction de la ville, après qu'elle ait été incendiée par les Allemands en juin 1940, avance à grands pas. Mais il reste encore beaucoup de Toulous sans logement vivant dans des conditions précaires. L'ancienne caserne Teulié désaffectée (aujourd'hui le centre Rion) fut squattée par plusieurs familles. Certaines casemates des remparts servirent également d'abri, bien sûr sans eau ni électricité. Aujourd'hui, des casemates vers le passage Saint Claude et la Canonnière, présentent encore des traces de suie, preuve que des personnes ont vécu dans ces réduits.

Face à cette pénurie de logements, Angèle Bohn et ses collègues communistes dénoncèrent au conseil municipal le comportement de certains propriétaires avides de profits qui préféraient louer leurs logements à des militaires américains alors que tant de familles toulousaises ne trouvaient pas à se loger. Les mêmes conseillers protestèrent contre la construction, sur la route de Ménil-la-Tour, de pavillons destinés aux troupes de l'OTAN ; ils voyaient là, une atteinte à la territorialité. Le projet verra le jour et la résidence portera le nom de la résistante « *Regina Kricq* ».

En 1956 éclate l'insurrection en Hongrie ; Angèle Bohn est opposée à cette révolution et soutient l'Union Soviétique, ce qui ne l'empêche pas de voter les crédits, demandés par le maire de Toul, pour les réfugiés hongrois fuyant leur pays. A cette époque, Angèle Bohn souffre d'un mal incurable qui va l'emporter. Elle n'en continue pas moins de remplir son mandat avec courage et détermination.

Le 27 novembre 1956, se doute-t-elle qu'elle participe à son dernier conseil municipal ? Tous ses collègues savent qu'elle est gravement malade. Donc, ce 27 novembre 1956, Angèle Bohn est présente pour la séance du conseil municipal. Lors des questions, elle propose au conseil que la Ville institue un arbre de Noël pour les enfants du personnel de la Ville et demande le vote d'un crédit pour en permettre le financement. Le maire propose alors un crédit de 2 500 F qui est voté à l'unanimité. Trois semaines plus tard, les enfants du personnel municipal sont conviés à un après-midi récréatif. Depuis, la ville organise,

chaque année, un arbre de Noël pour les enfants du personnel. Mais qui se souvient aujourd'hui que c'est Angèle Bohn qui en a eu l'idée ?

Le 17 janvier, Angèle Bohn décède à l'hôpital de Toul, elle était âgée de 47 ans.

Le 31 janvier, le docteur Schmidt, maire de Toul, prononcera l'éloge d'Angèle Bohn et le

conseil observera une minute de silence. Son camarade et ami Marcel Louis lui succédera à l'assemblée municipale. Maurice Kriegel-Valrimont, avec qui elle avait mené plusieurs combats, adressa ses condoléances à sa famille.

Le journaliste de l'Est Républicain conclura son article annonçant le décès d'Angèle Bohn

ainsi : « *Les classes laborieuses, les mal logés, les miséreux, ceux-ci perdent en elle une alliée fidèle* ».

Le dimanche qui suivit la disparition de Madame Bohn, l'archiprêtre fit l'éloge, en prêche, d'Angèle Bohn et affirma qu'elle passerait bien avant d'autres au paradis. Nul ne peut dire combien de fidèles baissèrent les yeux à ce moment-là.

RUE CYFFLÉ

Quartier Saint-Michel

C'est la proximité de l'ancienne faïencerie de Toul (où aurait œuvré le sculpteur céramiste Paul Louis Cyfflé au XVIII^e siècle) qui orienta le choix de la municipalité, en 2003, pour dénommer cette voie : rue Cyfflé. Il convient de préciser que la collaboration du célèbre sculpteur avec la manufacture toulouise relève plus de la légende que de la réalité, même si certains affirment que c'est à Toul que Cyfflé a créé les moules qui ont servi à produire les statuette du savetier et de la ravaudeuse ou les groupes du Bélisaire et de Henri IV et Sully.

Paul Louis Cyfflé est né à Bruges le 6 janvier 1724. C'est en Lorraine, où il arrive à l'âge de 20 ans, qu'il va connaître le succès comme sculpteur et céramiste. Employé à Lunéville dans les ateliers de Gabriel Guibal, il a contribué à la construction de la statue de Louis XV qui s'élevait au centre de la place Royale à Nancy (place Stanislas aujourd'hui). La statue a



“L'oiseau mort”
de Paul-Louis Cyfflé.

été fondue pendant la Révolution. Après le décès de Guibal, il exécute la fontaine de la place d'Alliance à Nancy.

En 1763, il acquiert avec deux associés la faïencerie de Saint-Clément dont il se sépare rapidement pour fonder, en 1768, son propre établissement à Lunéville. De sa fabrique sortiront, d'après les moules qu'il crée, des statuette et des groupes en terre de Lorraine qui vont contribuer à sa célébrité. Malheureusement, en

1780, ne pouvant plus faire face à des difficultés financières, il cesse son activité et vend ses moules à la faïencerie de Niederviller. Est-ce à cette époque qu'il collabore à la faïencerie toulouise ? Comme nous l'avons indiqué, les avis sont partagés. Ce qui ne peut être contesté, c'est que la faïencerie de Toul a produit, jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, des statuette et des groupes. La manufacture toulouise revendiquait, comme il est mentionné dans ses catalogues et dans une série de cartes postales publicitaires, que les statuette avaient été moulées « *d'après les moules originaux créés à la faïencerie de Toul par Cyfflé, le célèbre artiste modelleur de la fin du XVIII^e siècle* » d'où la fable de la coopération de Cyfflé à Toul.

Paul-Louis Cyfflé était, certes, un sculpteur et céramiste de talent ; en revanche il était un piètre chef d'entreprise : la manufacture de porcelaine qu'il crée en Flandres périclité et c'est dans le dénuement qu'il meurt le 24 août 1806 à Ixell.

RUE GABRIEL MOUILLERON

Quartier Saint-Michel

Deux mois après la libération de Toul, la Délégation Spéciale présidée par le docteur Schmidt proposait au conseil municipal, dans sa séance du 4 novembre 1944, d'honorer Gabriel Mouilleron, en donnant son nom à la voie publique de Bruley.

Gabriel Mouilleron est né à Toul le 4 avril 1908. Agent de la Société Nationale des Chemins de fer Français à la gare de Toul et à Nancy, comme beaucoup de ses

camarades cheminots, il s'engage dans la lutte clandestine contre l'occupant. Membre d'un groupe de la Résistance, il participe à plusieurs sabotages dont celui du poste d'aiguillage du boulevard Joffre à Nancy.

En 1944, il est arrêté par les Allemands. Accusé « *de sabotage de voies ferrées et d'installations électriques de haute tension* », il est condamné à mort par un tribunal militaire allemand. Il est fusillé avec onze de ses camarades le 9 mai 1944. Une rue de Nancy porte également le nom de Gabriel Mouilleron.



RUE GEORGES HANCE

Quartier Saint-Michel

Le 13 mai 2009, le conseil municipal de Toul votait à l'unanimité qu'une nouvelle rue du quartier Saint-Michel serait dénommée rue Georges Hance (1909-1993), résistant Toulouais de la première heure.

Son fils Marcel Hance a publié, dans le numéro 127 des Études Toulouises, le récit des faits de résistance de son père, de son arrestation et de sa déportation.

Nous avons extrait de ce poignant témoignage d'un fils à son père ces quelques lignes : « Arrêté le 8 octobre 1942 avec Pierre Charbonnelle (rentré) et

Pierre Buvier (décédé), pour évasions de prisonniers, vol de cachets et fabrication de faux papiers. Torturé par la Gestapo à Nancy, prison Charles III, transféré à la prison du Cherche midi, déporté (Nuit et Brouillard) au SS Sonderlager d'Hinzert, à la prison de Wolfenbuttel, multiples Kommandos à Klettendorf et Langenbillau, prison de Breslau, jugé et condamné par le tribunal spécial des affaires « NN », prison centrale de Brieg, première marche à la mort de Brieg à Eger, camp de concentration de Flossenburg, deuxième marche à la mort jusqu'à Cham, lieu de libération par les troupes américaines le 23 avril 1945 ».